

ALINE BELEY  
LAURENT OTT

## Ce que les Rroms nous apprennent...

« Ce ne sont pas les Rroms qui font les bidonvilles, mais les bidonvilles qui font les Rroms » ; ainsi s'exprime Sébastien Thierry de l'association P.E.R.O.U<sup>1</sup>, pour rendre compte d'une expérience et d'une découverte que nous partageons en tout point.

Notre association est venue à travailler avec les familles Rroms, par hasard, quasiment par accident. Alors que nous avons défini et mis en œuvre de nouvelles pratiques sociales communautaires de coéducation que nous appelons « ateliers de rue », certains membres de notre association Intermèdes Robinson<sup>2</sup> ont transposé ces ateliers d'éveil, de relations, de créations, dans un bidonville de familles Rroms. Ce fut le début de quatre ans d'aventure, de rencontres. Ces ateliers ont duré, se sont multipliés, se sont étendus à d'autres camps et nous ont entraînés dans toutes sortes de péripéties, jusqu'à l'expulsion du bidonville du lieu-dit de « Moulin galant », le 25 mars 2013. Depuis, nous cherchons de nouvelles manières de réaliser et de continuer le

---

• Laurent Ott et Aline Beley sont pédagogues sociaux. La pédagogie sociale vise à expérimenter de nouvelles façons de vivre, de travailler, d'éduquer ensemble auprès de tous les âges et toutes les cultures, par la production d'outils adaptés (assemblées, journal, organisation du travail communautaire, ateliers...)

1. <http://perou-risorangis.blogspot.fr/>

2. <http://assoc.intermedes.fr>

travail initié. Pour nous, le travail avec les familles Roms a été un lent travail de déconstruction : *un voyage au bout de l'envers*.

Nous avons peu à peu découvert de quelle manière, nos institutions, nos collectivités, nos médias « fabriquent du Rrom » : comment sont produits, de façon très concrète, l'étrangeté, la précarité, le nomadisme. Ou encore, pour reprendre les mots de l'actuel Ministre de l'Intérieur Manuel Valls, comment on produit « l'inassimilable » et « l'impossible intégration ». Comprendons-nous bien, le travail social n'a rien à voir avec l'illusion du Petit Prince. L'appropriation réciproque entre le Petit Prince et le Renard reste le grand mythe moderne de ces secteurs et des métiers qui s'y réfèrent. Auprès des enfants, parents, adolescents et adultes Rroms, nous n'avons pas appris à connaître les Rroms, à apprivoiser l'étranger. Nous avons bien davantage appris à connaître nos propres institutions, les fondements de nos médias. Nous avons appris à nous connaître nous-mêmes.

Nous baptisons « *voyage au bout de l'envers* », cette expérience Rrom que les permanents, bénévoles, volontaires, et adhérents de notre association ont vécu tout au long de cette année 2013, à travers les événements liés à l'expulsion et l'éparpillement organisé des familles.

Nous avons découvert que vis-à-vis des partenaires institutionnels de notre association, il est inutile de faire connaître le fruit de notre travail, de faire reconnaître que les ateliers que nous avons mis en place ont permis de renforcer le désir et le sens de la scolarité, ont permis aux enfants Rroms de découvrir une enfance qui leur est interdite dans la vie ordinaire. Dans le cadre du service civique auprès de notre association, de jeunes adultes, issus de ces bidonvilles, ont aussi trouvé à exercer des responsabilités et se sont montrés pleins de ressources. Nous avons essayé de faire connaître et reconnaître tout cela. Quelques fois, nous sommes parvenus à publier des articles. Une jeune femme, service civique dans notre association, a été reçue à l'Institut du Service Civique. Intermèdes Robinson a d'ailleurs été la seule association française à recevoir en 2012 le Prix des Droits de l'Homme de la République Française.

Or, que valent de tels succès? Qu'autorisent-ils? Sont-ils la marque d'une réelle reconnaissance? Il nous semble plutôt que ces succès d'estime, ces marques distinctives doivent être comprises comme des entreprises de limitation de notre action. Lorsqu'on relève le caractère exceptionnel d'une action, c'est avant tout pour assigner cette

action... à l'exception. Valoriser les innovations, dans le secteur social ou éducatif réalise ainsi un désir trouble et ambivalent, bien connu des psychanalystes : d'un côté, on honore, de l'autre, on enterre.

Le travail de notre association produit un trouble dans le secteur du Travail Social, en réalisant un travail de socialisation, d'éducation, d'insertion, en mettant en avant des concepts d'une pédagogie tout à fait à l'inverse de la culture et des pratiques des institutions très coûteuses qui composent ce secteur. Ne pouvant tirer les conséquences de notre travail, ne pouvant s'en servir pour l'étendre et le faire connaître, les institutions et des collectivités oscillent entre désir de contrôle et déni.

Notre expérience collective est en effet irrecevable, incommunicable car elle renvoie une image de ces enfants et de ces familles qui ne corroborent pas les images qui doivent être véhiculées. Nous supportons régulièrement l'agacement et les accusations des journalistes et des politiques. Dans un sens, ceux qui vont vivre ou travailler au plus près des Rroms vérifient que la précarité vient aussi à ceux qui sont trop près des précaires. Ceux qui s'approchent de la « misère de condition » se retrouvent immédiatement dans une « misère de position ». Cette constatation, nous la tenons de Bourdieu. Depuis notre expérience Rrom, cette idée est devenue une évidence. Cette rencontre entre deux misères, jamais nous ne l'avons autant vécue qu'au sein de notre association durant le très bref épisode de « l'occupation de l'hôpital ». Pour rendre compte de cette expérience, voici le récit d'Aline, pédagogue sociale dans notre association Intermèdes Robinson.

### **On y va, on se lance, on occupe...**

L'expulsion du camp Rrom de Moulin Galant est officiellement prévue demain matin. Le Docteur X, mari de Françoise, une bénévole engagée auprès de l'ASEFRR (Association de solidarité en Essonne avec les familles roumaines et Rroms), vient de proposer de reloger femmes et enfants dans un hôpital fermé depuis deux ans, où il a exercé.

Je suis pédagogue sociale. C'est grâce à mon travail et aux ateliers éducatifs qu'Intermèdes Robinson propose, que j'ai appris à connaître les Rroms. Tous les mercredis après-midi, depuis plus de deux ans, je me suis rendue sur le camp de Moulin Galant pour travailler avec les enfants et leurs familles. Mais, aujourd'hui, tout notre travail autour de l'éducation, de la scolarisation, de la cohésion, de la socialisation, du partage, de la relation, de la solidarité, tout ça, est sur le point de voler en éclats.

J'ai un goût amer dans la bouche et l'envie de me battre. Ce matin, je pensais encore passer cette ultime nuit sur le camp avec les familles pour être à leurs côtés lors de l'expulsion. C'est ce que nous avons prévu avec quelques collègues. À l'annonce de cette perspective d'occupation d'un hôpital, je suis sceptique. Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne vois pas comment et pourquoi on laisserait ces familles Roms s'y installer, qui plus est dans la même commune.

Pourtant, je veux être là, avec eux; avec ces enfants que j'ai appris à connaître et à aimer au fil des mercredis après-midi passés sur le camp pour nos ateliers éducatifs; avec ces parents qui, loin de l'insouciance de leurs enfants, nous accaparent, tant leur détresse est grande.

Je veux être avec ces familles, même si je n'ai pas de solution miracle, pour leur montrer que leur cause n'est pas vaine, qu'ils sont légitimes dans leur droit à la dignité et que c'est l'État et tous ces représentants qui devraient avoir honte! Je sens cette colère monter en moi, encore, et veux la mettre à profit pour eux.

Je veux qu'elle serve à quelque chose, qu'elle me donne la force de les accompagner, même si je ne vois, pour l'instant, pas l'issue.

Je fais partie de cette minorité qui aujourd'hui soutient une autre minorité, celle des Roms. Arrivée à la Gare de Moulin Galant vers 18h30, je me mets à marcher vers le camp, quand une voiture me klaxonne. C'est le papa de Larissa. Il a déjà fait plusieurs allers-retours à l'hôpital pour y déposer des familles. Il me propose de monter. J'aperçois mes collègues et des enfants du camp sur le parking où nous garons toujours notre camionnette.

Je descends pour saluer tout le monde et prendre connaissance de l'organisation. Garance va faire un premier voyage. Anaïs et Marine (liées à notre association) sont venues en voiture pour aider. Je laisse le petit groupe, dont Iasmina, sa fille et sa belle-mère, charger leurs affaires et me dirige vers le camp. Souad qui est arrivée plus tôt organise les voyages avec Lazare, un homme du camp. La plupart des femmes et des enfants sont déjà partis; ils ne restent pratiquement que des hommes. Leurs familles à l'abri, ils resteront sur le camp cette nuit et feront face à la police jusqu'au bout. La dernière famille, celle de Mia, monte dans le camion de nos amis de l'association Animakt – Loïc, Alexis et Manon qui ont, eux aussi, répondu présents à l'appel. Je monte en voiture avec mes collègues, Lazare et nous prenons la direction de l'hôpital.

À peine arrivés, Loïc me dit qu'il a vu les flics stationnés juste en face. Ils ne tarderont pas, en effet, à arriver sur le parking et à appeler du renfort. Si nous avons été suffisamment discrets pour acheminer toutes les familles, nous sommes maintenant repérés. Je suis dans une des chambres avec une des jeunes mamans du camp. Les lumières des phares et gyrophares des voitures nous parviennent dans l'obscurité.

### **Enfermement**

La jeune femme soulève légèrement un des rideaux pour me montrer les policiers assemblés sur le parking. Dans l'hôpital, tout le monde est silencieux et effrayé. Je retourne dans le couloir, retrouver mes collègues pour en savoir plus. Mais, les mamans, inquiètes, m'arrêtent pour me demander ce qu'il se passe. Pour le moment, les flics attendent du renfort et nous avons encore le droit de mettre un pied dehors, ce qui ne durera pas.

Ne pouvant rien faire d'autre qu'attendre pour le moment, Sylvie, vice-présidente de notre association, venue sur son temps libre, comme nous, me propose de distribuer un peu de nourriture aux enfants, en priorité. Nous préparons des petits sandwichs au chocolat sur les conseils d'un jeune homme Rrom qui affirme que le fromage ne passera pas. Nous remontons avec nos victuailles et les distribuons aux plus jeunes. Chaque famille s'est maintenant installée dans une chambre mais n'y reste pas. Impossible de rester en place.

Une maman veut que je sorte pour acheter à manger à son enfant. Je viens d'apprendre que seuls Sylvie, André et Françoise peuvent sortir et revenir. La police ne laissera plus aucune autre personne rentrer. C'est un siège! Nous sommes enfermés. Rapidement, la nouvelle se répand: « Mais comment nos maris vont-ils faire pour nous rejoindre? », « Mes enfants ont faim! », « Un des miens est resté sur le camp et je l'allaites encore, je veux partir! ».

J'essaye de rassurer ces femmes comme je peux et de les persuader de ne pas quitter l'hôpital, de ne pas retourner sur le camp. Pendant ce temps, sur le bidonville, les hommes s'inquiètent aussi: leurs femmes les appellent, leur racontant que la police bloque l'accès à l'hôpital, qu'elles sont en « prison ». C'est maintenant l'effervescence dans l'hôpital. Le commissaire de police est annoncé. Les membres de l'ASEFRR s'affairent pour acheminer de la nourriture et nous sollicitons aussi les hommes du camp.

Les enfants, avec leur fabuleuse capacité d'adaptation, jouent, courent dans les couloirs. Du moins, les plus jeunes... La petite Sara me demande: « Pourquoi, on est là? » Son petit frère Avraham la suit partout. Pour les plus grands, il est moins évident d'être insouciant.

**« C'est important pour la sécurité de la ville, Madame. »**

Je redescends pour faire de nouveaux sandwiches avec Sylvie, quand soudain, le commissaire suivi d'une escorte de quelques policiers entre, passe devant nous sans un mot et rejoint l'étage. Nous les suivons. Mon collègue Boris leur dit que certains enfants ont peur de la police mais on lui rétorque une phrase débile: « Mais pourtant la police n'a jamais fait de mal à personne! »

Alors qu'ils n'avaient pas le droit d'entrer (je vais l'apprendre plus tard), ils poussent la porte de chaque chambre et comptent leurs occupants. Je demande au commissaire: « Qu'est-ce que vous faites? » – « On regarde qui est là, d'où ils viennent, où ils vont. C'est important de savoir cela pour la sécurité de la ville, Madame! »

Je me sens bouillir et préfère reprendre ma distribution de nourriture. Je discute avec des mamans, des mamies, fais des bisous aux enfants mais je ne suis pas calme. Je parcours les couloirs dans un sens, dans un autre.

Je me dirige, avec Sylvie, vers l'entrée de l'hôpital pour mettre mes affaires dans le coffre de sa voiture et guetter Boris qui doit rapporter de la nourriture du camp. Nous avons à peine mis un pied dehors que la police nous tombe dessus: « Rentrez, s'il vous plaît » – « Bah, non », leur dis-je en parlant de Sylvie, « elle veut sortir! » Oui, sauf que moi, je ne suis pas autorisée. Je suis obligée de rentrer.

Un policier ajoutera même qu'il sait qu'on achemine des couvertures et qu'elles ne passeront pas. Seulement la nourriture, ce sont les ordres. Si Sylvie sort pour récupérer des vivres, il devra la fouiller. Il est tout content de nous dire ça. C'est lamentable. Alors que je retourne dans le hall, dégoûtée. Nous espérons alors pouvoir organiser une sorte de buffet que l'on partage mais la solidarité entre les familles n'est pas de mise. C'est quelque chose que nous avons déjà vu sur le camp.

**Trop coûteuse solidarité en temps de crise**

« C'est mon mari qui a donné ça, c'est à moi! » Des femmes se disputent du pain, du poulet, des morceaux de couenne de porc. Je me sens débordée. Il y a tellement de détresse, à ce moment-là, que

c'est chacun pour sa peau. Garance arrive à dissuader une femme de prendre tout le pain et on prépare quelques sandwiches qui ne suffisent pas à nourrir tout le monde, loin de là.

Petit à petit, le calme regagne le hall bien que, ce soir, beaucoup d'estomacs resteront vides ou presque. Vers une heure du matin, alors que je me repose, enfin, sur le coin de la table, avec un peu de poulet à grignoter, un homme – encore un « costard cravate » – traverse le hall devant nous. Je lui lance: « Bonsoir?! » – « Bonsoir », répond-il sans me manifester d'intérêt, en s'éloignant rapidement. C'est le directeur de la sécurité de l'hôpital. Il est en colère contre André et le menace de porter plainte contre lui. Il veut aussi couper l'électricité et le chauffage dès demain matin, 7 heures! Je vais dans la chapelle de l'hôpital pour voir ce qu'il s'y dit. Lieu de repli pour les discussions stratégiques, c'est devenu naturellement, au fil de la soirée, le quartier général des opérations. André est là avec sa femme, Toinette, Sylvie, Loïc et Alexis. Il a demandé trois jours de délai au directeur de la sécurité pour reloger tout le monde. Il est tard, je ne pense plus, écoute seulement. Je pense aller me coucher mais traîne encore un peu dans les couloirs, distribue du café ou du thé à des mamans qui ne trouvent déjà pas le sommeil.

D'autres, comme Maria, font le ménage. Il est aux alentours de 3 heures du matin. « Il faut que ça soit propre pour ne pas qu'on dise que c'est les Roumains qui font toute cette misère! » Iasmina, notre jeune lauréate Rrom du Service civique, qui a fini son engagement chez nous, est maintenant bénévole. Elle m'a proposé de dormir dans sa chambre, avec sa petite Carolina et sa belle-mère. Il est temps d'aller me coucher, il est 4 heures du matin. J'entre sans faire de bruit; la lumière de la salle de bain est restée allumée. Il fait une chaleur impossible dans la pièce et je me déshabille avant d'installer mon duvet sur une fine couverture, posée à même le sol. Je m'allonge et incapable de fermer l'œil, observe dans la pénombre Iasmina qui a réussi à trouver le sommeil.

### **Instant d'exception : on peut envisager l'autre**

Elle n'a que dix-neuf ans et fait tout pour s'en sortir, alors que tout, dans notre beau pays, est fait pour la décourager. Recroquevillée dans son pyjama, elle dort. Carolina, elle, a le sommeil agité, et sa mamie se réveille plusieurs fois pour la bercer. Je la regarde faire, elle berce

sa petite fille vigoureusement, comme je l'ai déjà vu faire par d'autres femmes sur les camps. C'est fascinant car le geste est presque brusque : on a du mal à croire que cela peut apaiser un enfant, et pourtant...

Mardi 26 mars, retour à la case départ. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, incapable de faire le vide, dans cette chambre surchauffée, reflet de la situation prête à imploser. Le téléphone de Iasmina sonne, il est 7 heures du matin. C'est Souad, ma collègue, qui lui annonce qu'un journaliste de France 2 est là pour l'interviewer. La petite dort maintenant à poing fermé sur son oreiller, à côté de sa maman qui a fermé les yeux dans l'espoir de dormir encore un peu. Sa mamie, elle, est déjà levée et est sortie de la chambre. Elle rentre alors brusquement dans la pièce et s'adresse à Iasmina en roumain ; le journaliste et son cameraman sont juste devant la porte. Ils entrent.

### **Une caméra qui filme tout et ne voit rien**

« Attendez » leur dit-elle, « que je m'habille... » La caméra tourne déjà. Même s'ils lui demandent l'autorisation, je suis choquée par leur intrusion. Elle est à peine réveillée, ses yeux s'entrouvrent tout juste après une nuit difficile et on lui braque déjà une lumière éblouissante dans le visage. Sa voix est rauque, son esprit embrumé par le sommeil mais le micro est déjà devant sa bouche. Le journaliste et son cameraman resteront toute la journée avec nous. Ils n'étaient pas obligés de lui infliger cette interview au réveil.

Ils veulent sûrement accentuer le côté misérable de la situation. Iasmina, n'est pas très bavarde, et ça se comprend, elle plisse les yeux, face à la lumière de la caméra. Le journaliste, qui n'arrive pas à lui faire dire ce qu'il veut, met alors ses propres suppositions à la forme interrogative en espérant sûrement qu'elle les confirme. Oui, le départ pour l'hôpital a été difficile à vivre ! Évidemment ! Elle a laissé derrière elle tous ses repères, sa caravane mais aussi son mari ! Par contre, quand le journaliste lui demande ce qui va se passer maintenant, elle nous surprend tous par sa réponse : « Tout va bien se passer pour moi maintenant ». Cela semble déstabiliser le journaliste et met un terme à la discussion.

### **« L'école est tellement importante pour eux »**

Des thermos de thé et de café sont arrivés avec du pain et des bénévoles. Je ne suis pas dans mon assiette, j'ai mal à la tête et suis très fatiguée. Je me force à manger un petit bout de pain avec mon thé. Je dois tenir



jusqu'à ce soir et ça me paraît être une éternité! Antoine, l'ami de Gabi, fait des croquis de ce qu'il se passe. Je fais le tour des familles, demande s'ils ont pu dormir. Denis, le grand frère de Ligia, s'est réveillé et me demande d'appeler son école pour expliquer la situation.

L'école est tellement importante pour eux, non pas parce que l'État l'exige comme critère d'insertion mais ne fait rien pour. Non, elle est importante car dans ces écoles, heureusement, il y a des personnes comme nous, qui croient en eux, les soutiennent et les aiment. Alors, je dois absolument appeler les deux écoles primaires. Ma tête est sur le point d'exploser. J'ai une irrésistible envie d'aller me coucher. Je prends un Doliprane et retourne auprès des familles qui errent dans les couloirs, désœuvrées.

### **Se concentrer sur l'instant fugace, le partager peut-être**

Toinette me rejoint, elle a l'idée de proposer à tout le monde de chanter. On trouve une maman, connue pour sa belle voix. Elle s'appelle Mariana et est prête à jouer le jeu. On monte dans les étages pour convier tous ceux que l'on croise. On s'assoit par terre, dans le hall et c'est Toinette qui entame la première chanson avec les enfants : « Une souris verte, qui courait dans l'herbe... » Vient ensuite « Frère Jacques ». Elle ose même le canon. Cela me paraît bizarre, décalé, très décalé mais cela aura le mérite de divertir un peu tous ces gens enfermés maintenant depuis plus de douze heures.

C'est maintenant Mariana, qui entame ses chansons. C'est autre chose. Je ne comprends pas les paroles mais une certaine spiritualité s'en dégage. Tout le monde se tait et écoute. Ce sont des chansons religieuses. Larissa, assise sur mes genoux, essaie de répéter les paroles du bout des lèvres. Lau, un jeune garçon interprète à son tour une chanson. Petit à petit, l'inquiétude nous rattrape et le groupe se dissout. Mon mal de tête, lui, est toujours bien présent et mes yeux se ferment tout seuls. Pourtant, j'aide Victor du Secours Catholique à remplir dix dossiers de demande d'aide juridique pour appuyer le recours en justice de l'avocate de l'ASEFRR, face à la situation des familles « emprisonnées » dans l'hôpital.

### **Tout est faux**

« J'ai entendu un policier dire qu'on allait tous prendre l'avion pour la Roumanie » me dit une maman. Une autre me demande si c'est vrai que l'expulsion a finalement eu lieu et que tous les hommes ont été

évacués. Tout est faux, mais ces femmes, angoissées, se cramponnent à ce qu'elles peuvent, et faute de savoir, elles fabulent.

Iasmina fume à la fenêtre et surveille le manège des policiers, la petite mange un morceau de tomate, la mamie va et vient entre la chambre et le couloir. La douleur s'atténue un tout petit peu et je m'assois pour discuter avec Iasmina. Sa belle-mère me propose de manger un peu de pain avec une sorte de mortadelle. Tout à coup, la mamie entre dans la chambre, parle avec Iasmina tout en rassemblant ses affaires. J'apprends qu'ils ne laisseront dorénavant plus laisser entrer de nourriture. Apparemment, elle a entendu que les personnes sans enfant n'auront droit à rien. Elle ne voit plus aucune raison de rester enfermée dans cet hôpital et explique qu'elle retourne sur le camp. Je n'ai pas vraiment le temps de réagir : elle est catégorique et part avec une autre femme.

Iasmina et moi décidons de descendre à la chapelle pour voir ce qu'on nous dit. Cette fois, je ne sais pas si c'est une rumeur et personne ne la dément. J'apprends alors qu'ils ne laisseront dorénavant rentrer aucune nourriture. Plus aucune personne n'a le droit de sortir, sous peine de ne plus pouvoir rentrer. Un peu plus tard, la police viendra faire une sorte de patrouille dans l'hôpital avec le commissaire. Je les suis. Ils demandent à certains Roms comment ils vont, comme si ça les intéressait... Ils repartent après avoir rendu nerveux tout le monde par leur présence. Les questions, toujours les mêmes, fusent de plus belle. Le commissaire n'a rien transmis à André, nous espérons donc que rien n'est encore décidé.

Je retourne à la chapelle. André est au téléphone et je l'entends dire à son interlocuteur, que tout le monde le lâche et que nous avons besoin d'aide. Je ressors, et là, devant moi, le hall est noir de monde. Femmes et enfants avec leur manteau sur le dos, et baluchons sur le dos, ils ont cédé à un mouvement de panique et se dirigent vers la sortie. « Personne ne part ! Il faut au moins attendre le référé de cet après-midi. Attendons de voir ce que la juge va décider ! » Toinette leur crie de retourner dans leur chambre et de se calmer. Un bébé pleure, d'autres enfants plus grands sont prêts à craquer aussi, paniqués.

Le petit Avraham fait la moue. La tension retombe doucement et j'en profite pour monter à l'étage. Une femme me montre les CRS par la fenêtre. Effectivement, les policiers se sont transformés en CRS. Il y a six camions de CRS ! Nous sommes encerclés comme le seraient des trafiquants de drogue, des meurtriers ou que sais-je encore.

Ma tête est à nouveau sur le point d'exploser. Je me rends dans la chapelle pour être au calme et donner des nouvelles à Laurent. Je suis en train de lui expliquer la situation quand trois « costards cravates » entrent dans la chapelle : l'agent des services généraux de la police, le commissaire et un représentant du cabinet du Préfet.

### **Extérieurs aux tractations**

Non conviés à la réunion, Iasmina, Loïc et moi, sortons. Seuls les membres de l'ASEFRR peuvent rester. Le conciliabule dure pendant plus d'une heure. Au début, nous attendons derrière les portes. Iasmina est très mal et c'est ce moment-là que choisit le journaliste de France 2 pour la forcer à parler de nouveau devant sa caméra. Cette fois-ci, elle refuse. Il fait mine de ne pas comprendre : « Pourquoi Iasmina ? Je suis de votre côté ! On se connaît depuis que je suis venu vous voir sur le camp ! Qu'est-ce qui ne va pas ? ! » Il s'obstine à la filmer, alors qu'elle est en pleine détresse et ne veut pas parler. Je comprends qu'il va se servir de ces images et j'interviens. « Excusez-moi, mais je connais mon travail, et j'ai commencé quelque chose avec Iasmina... » – « Moi, je connais Iasmina, et je vous dis qu'elle ne va pas bien, qu'elle n'a pas envie de parler ».

Nous nous éloignons... L'attente devient insupportable. Les familles sont à bout. La cocotte-minute est prête à exploser. Puis tout va très vite. Les membres de l'ASEFRR nous demandent de rassembler tout le monde pour annoncer ce qui a été décidé. Je suis aux côtés de Iasmina et des autres lorsque Françoise annonce que tout le monde doit quitter l'hôpital, faute de nourriture. La police ne laissera plus rien entrer. Cette fois, c'est définitif. On nous explique qu'il vaut mieux collaborer et qu'ils ont obtenu des promesses en échange. Les familles avec des enfants de moins de trois ans seront logées en hôtel social et dépendront de la MDS. Les familles avec enfants scolarisés seront également logées en hôtel social, en attendant la mise en place d'un projet d'insertion.

Malheureusement, il n'y a rien pour les autres. La sentence est tombée. Elle va laisser beaucoup de familles sur le carreau. Je suis abasourdie. Les mesures prises me paraissent fragiles mais je veux y croire. Si, elles sont appliquées, ça pourrait être le début de quelque chose... Je réalise plus tard que j'ai été bien naïve de croire au peu qu'on nous a proposés...

### **Expérience de la défaite... Et pourtant la vie continue**

Pour le moment, ce qui m'inquiète, c'est ceux que ces mesures excluent. Elles excluent les personnes âgées, les familles dont les enfants ne sont pas scolarisés, les adultes seuls. Que faire ? Tout le monde avance vers la sortie. C'est la délivrance ! En moins de cinq minutes, l'hôpital est évacué. Personne ne demande son reste. Avec leurs affaires sur le dos, et les enfants dans les bras, les femmes rentrent sur le camp, à pied !

Je me retrouve un peu bête, ils sont vraiment partis très vite. Seuls Mia, Gueza et leurs enfants, et Iasmina et sa fille sont encore là. J'aide Iasmina à descendre toutes ses affaires avec Victor. Le directeur de la sécurité est déjà là, et s'excite à fermer à clef les portes de chaque chambre. Il ne remarque même pas que tout est propre... Par contre, si ça avait été sale, là, on en aurait entendu parler ! Je suis abasourdie, je me dis : « Tout ça pour rien... ou presque ».

### **Retour à la case départ**

À l'extérieur de l'hôpital, nous attendent... les CRS, bien entendu, mais aussi Alexis, d'autres amis d'Animakt et les collègues Souad, Garance, Laurent, Hélène et même Hugo qui est venu avec sa mère pour donner des fringues. Notre camionnette est là. Je retourne dans la cour de l'hôpital pour récupérer des sacs, du matériel pour charger le coffre.

Tout ce que je veux maintenant, c'est rentrer chez moi. Ces vingt-quatre heures m'ont semblé tellement longues, que j'ai eu l'impression que c'était une semaine. Je ne peux plus penser correctement et ma migraine maintenant bien installée ne m'aide pas à y voir plus clair. Nous raccompagnons Iasmina et la famille de Mia sur le camp. Retour à la case départ, voilà ce que je me dis en arrivant sur le camp.